

JULIA  
RICHARD

# CARNE

CATÉGORIE : HUMAIN - ÉLEVÉ EN UE  
LIEU D'ABATTAGE : UE 14159451  
No LOT 65131125

POIDS NET  
**0,43kg**

PRIX UNITAIRE  
**19,90€**

9 782918 541707

HSN

**HSN** LES ÉDITIONS DE  
**L'HOMME SANS NOM**

JULIA  
RICHARD

# CARNE

CATÉGORIE : HUMAIN - ÉLEVÉ EN UE  
LIEU D'ABATTAGE : UE 14159451  
No LOT 65131125

POIDS NET

**0,43kg**

PRIX UNITAIRE

**19,90€**



**HSN**

LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME SANS NOM



FANTASTIC

Collection dirigée par  
**Dimitri Pawlowski**

**HSN** LES ÉDITIONS DE  
**L'HOMME SANS NOM**

**122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil**  
**contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com**

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2020.

© Illustration de couverture : François-Xavier Pavion

© Illustration portrait auteur : Émile Denis

© Illustration secrète *Jessica* : Julia Richard

ISBN : 978-2-918541-70-7

*À consommer de préférence avant le :  
voir la date au dos du pack.*





# CHAPITRE -1

**M**a femme va me tuer. Ma fille aussi, d'ailleurs.  
Il est mort. Je l'ai...  
J'éclate en sanglots et je m'assois sur le sol. Je prends sa dépouille dans mes bras et je lui murmure que je suis désolé. Il y a du sang partout.

HA HA HA HA.

J'en ai encore le goût dans ma bouche. Je ne comprends pas pourquoi j'ai fait ça. Pourquoi j'ai fait ça?! Qu'est-ce qui m'a pris? Et sa manière de couiner de douleur! Il a eu l'air si terrifié et surpris qu'il n'a même pas essayé de se défendre. Rien. Même pas une griffure ou une morsure. J'ai souillé l'herbe du parc. J'ai peur. Je suis seul au milieu de la nuit avec son cadavre et de quoi remplir mon quota annuel de don du sang, et je ne sais pas quoi faire. Il n'y a personne et je n'ai pas fait trop de bruit, mais je ne peux pas rester là. Il faut que je bouge. Il faut que je m'en débarrasse. J'ai le visage collant de sang, de sueur et de terre. J'ai les ongles encrassés. Mes fringues sont irrécupérables, et je crois que j'en ai jusqu'aux cheveux. J'ai tellement honte. Je pleure un peu plus. Je suis complètement malade. Je ne me sens pas bien. Je suis pétrifié à l'idée que ça m'arrive à nouveau. Je suis conscient du besoin viscéral qui m'a saisi. Je mesure l'incapacité la plus complète à me retenir dont j'ai fait preuve. Ça ne va pas. Pas du tout. Pour être honnête, je crois même que je l'ai prémédité. Je ne suis pas allé dans le parc au milieu de la nuit avec lui juste parce que j'avais envie de prendre un peu l'air. Je ne l'assumais pas, mais je savais que j'allais lui sauter dessus. Je le regarde, et je ne supporte pas la vue de sa dépouille déchiquetée. C'est moi qui l'ai tué? Comment ai-je pu avoir la force de faire ça? Je suis un monstre. Je suis instable. Je vais devoir expliquer ça à ma famille.

Ils vont vouloir me faire interner. Il faut que je me dénonce avant qu'ils prennent peur. Non. Je ne peux pas. Il faut que je le cache et que je détaille. C'était un épisode de folie passagère. Je vais mieux maintenant. Ça ne se reproduira plus. Oui, on va dire qu'il a disparu, c'est tout. Je vais me lever, le mettre dans un buisson en attendant, rentrer chez moi, récupérer de quoi l'enterrer, cacher tout ça bien comme il faut, et gentiment fermer ma gueule. Ce n'est pas moi qui ai fait ça. On n'a pas besoin de connaître les détails. Chris trouverait ça effroyable plus qu'il ne m'en voudrait, mais Cathy et Jessica ne me le pardonneraient jamais. Non, me taire est ce qu'il y a de mieux pour tout le monde. On va donc procéder en trois étapes : creuser une tombe, nettoyer toute trace, et mentir quand on me posera des questions. Je laverai tout dans le jardin et je jetterai mes habits. Simple. Il ne réapparaîtra jamais, et personne ne saura que c'est moi. Qui pourrait se douter qu'au milieu de la nuit je l'ai amené ici et je l'ai massacré pour... pour le plaisir ?

Je sanglote.

Son corps vibre au rythme du mien, ce qui ne fait qu'affirmer un peu plus que c'est fini. C'est définitif, c'est acté, on ne va pas pouvoir revenir en arrière. Il est mort, je l'ai tué, et je vais devoir nier jusqu'à la fin de mes jours. J'imagine que ça va être compliqué pendant les prochaines semaines, et puis ça ira mieux. Pour le moment je ne vois pas comment je vais éviter de passer le restant de ma vie à y penser à chaque instant, mais je sais que ça va s'estomper. Ça sera atroce, mais à force de discipline et d'un peu de mauvaise foi je pourrai peut-être même me convaincre que je n'ai vraiment rien fait. Et d'ici là, la culpabilité sera ma punition. C'est bien. C'est bien. C'est bien. Ça sera un rappel. Chaque fois que je me souviendrai, ça sera un hommage à ce pauvre vieux, et l'évidence que je ne peux pas me permettre d'avoir une nouvelle crise.

Il est encore tiède dans mes bras et je commence à difficilement supporter cette odeur poisseuse de mort riche en fer. Je câline machinalement ce qu'il reste de sa tête. J'ai arrêté de pleurer, mais je suis complètement vide et déboussolé. C'est surréaliste de me retrouver ici dans cette situation. Je suis abasourdi par l'idée qu'il y a dix minutes tout allait bien et que désormais rien ne sera plus comme avant. J'ai les tripes en vrac. Je ne vomis pas, mais je sais que je serai malade à un moment ou à un autre.

Il ne ressemble plus à grand-chose, et à force de le caresser je déverse ses entrailles partout. Il faut que j'arrête. Je lui dois bien ça. Je le pose sur le côté et je me lève enfin. Je le soulève – il ne pèse rien –, et je le mets sous un buisson. Je regarde autour de moi, il n'y a toujours personne. J'essuie mes mains sur mes habits déjà trop imprégnés de son sang. Je sors du parc la boule au ventre. Il faut que je rentre chez moi chercher du matériel. Je marche comme un gamin de dix ans qui a fait une bêtise et qui va se faire gronder. Je prends le chemin habituel, je longe les mêmes maisons, les mêmes abords floraux, je me glisse sous les mêmes arbres au feuillage dru. J'arrive devant chez nous et j'ouvre le portail aussi délicatement que possible pour ne pas faire de bruit. Il n'y a pas de lumière. Si Cathy est réveillée, elle m'attend dans le noir. Non. Ce n'est pas son genre. J'attrape mon téléphone au fond de ma poche. J'ai les doigts noirs d'hémoglobine, mais tant pis. Pas d'appel en absence. Ma femme et mon fils dorment, et j'ai un cadavre sur les bras. La ville entière roupille pendant que je vais devoir me débarrasser du corps. La totalité du pays pionce, et je l'ai planqué dans un buisson en attendant de creuser une tombe. C'est dingue. Et je vais même pas pouvoir le raconter à mes collègues demain.

Pas de chance, la porte du garage est fermée ; je suis obligé de récupérer la télécommande dans un pot de fleurs. Ça fait un ramdam pas possible. J'attends pétrifié qu'une lampe s'allume dans la maison et que Cathy vienne me découvrir comme ça, comme un con les mains pleines de sang peinant à contenir sa panique, mais rien ne se passe. Je me dis que je pourrais entrer me changer. Non, ça sera pour plus tard. Je fais à peine quelques pas, j'attrape une pelle, et je repars aussitôt vers le parc en laissant le garage ouvert. Je veux m'en débarrasser. Le souvenir d'avoir fait ce trajet avec lui, mais d'être revenu seul, baigné de sang et de honte, me brûle déjà. J'aurais dû prendre un autre chemin, je n'aurais pas marqué mon quotidien d'un événement aussi perturbant. Il est trop tard, maintenant. J'ai hâte d'arriver au parc et de me délivrer de ce moment, de ma culpabilité et du risque d'être découvert. Je me rappelle toutes nos sorties familiales. Je me souviens aussi du choc et de l'acceptation de voir que mes enfants ont grandi et ne voulaient plus aller faire de la balançoire avec moi. J'imagine qu'ils y sont retournés par la suite pour fumer des

joint, mais sans moi, forcément. En tout cas, jamais je ne m'y suis rendu de nuit avec un pelle. Ça n'a aucun sens.

Il n'y a toujours personne. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais le retrouver comme ça, exactement comme je l'avais laissé, est brutal, et pour une raison qui m'échappe, injuste à mes yeux. Je déniché un coin un peu caché, pas complètement envahi par les branchages, et je commence à creuser mon trou. La terre est sèche en surface, mais très rapidement meuble. Ça ne me prend pas aussi longtemps que je le pensais. Je fais les choses comme il faut. Je dessine une belle tombe, propre et bien délimitée. C'est suffisamment profond pour être une vraie sépulture et pas simplement un secret que l'on cache à la va-vite comme des magazines pornos sous un matelas d'adolescent. Et puis comme ça, j'imagine qu'il se décomposera rapidement, que ça n'attirera pas quelques bestioles sauvages. Des chats ? Des hérissons ? C'est carnivore, les hérissons, non ?

Surtout, on ne le retrouvera pas.

Je l'attrape et je le pose délicatement dans le fond de la cavité. Je frôle la terre humide et fraîche. Il y sera bien. Je sens que je fais une grimace un peu désolée, une espèce de moue fataliste mais lucide. Même si je voulais l'expliquer – et ce n'est pas le cas, oh non ! –, personne ne me croirait ; on me prendrait pour un fou furieux. Je fais un signe en croix. Je suis athée, mais je ne sais pas, subitement ça me semble de circonstance. Je ne vais pas lui parler, quand même ! J'ai juste besoin de marquer le coup, de lui extraire cette violence et d'en faire quelque chose de naturel, comme s'il était mort de vieillesse. Très honnêtement, je le fais plus pour moi que pour lui, mais disons que c'est gagnant-gagnant. Je bouche la tombe. Je tasse le tout à coups de pelle. *Paf. Paf. Paf. Paf. Paf. Paf. Paf.*

J'arrache des feuilles et brise des branchages pour camoufler cette horreur. Je planque les reliquats de viscères étalés partout sous l'arbuste et je mélange bien les déchets à la poussière. Je répands de l'herbe fraîche sur toute la scène de meurtre. Ça ne sent plus le sang, mais la lourdeur d'un mois d'avril anormalement chaud. On a eu un printemps particulièrement plaisant cette année, et l'été est déjà là. Je m'inquiète un peu que les gens aillent se balader dans le parc ce week-end. Je me doute qu'à la lueur du

jour, on verra des traces rougeâtres. Tant pis. Je n'ai pas le luxe de m'en inquiéter. Ça va sécher, et on se dira qu'un gosse a fait tomber son jus de fruits ou sa compote. Demain on est jeudi, d'ici que des marmots aillent fouiller et manger des lombrics dans ce coin-là, il n'y aura plus aucune preuve véritable. Oui. Avec un peu de chance, il va même pleuvoir. Je vérifie que tout a l'air à peu près ordonné autour de moi, je récupère ma pelle, et je rentre chez moi.

Le sang sur mes mains commence à sécher. Si c'est possible, c'est encore plus désagréable que lorsqu'il était liquide, mais au moins j'arrive à mieux manipuler mon téléphone. Toujours aucun appel en absence. Il est 3 h 45. Le temps de me laver, je serai dans mon lit vers 4 h 30, ce qui me laisse à peine deux heures de sommeil. Je reprends la même route. Je suis obsédé par les taches sur le sol que je peux voir à la lueur des lampadaires. Des zones d'ombres ou du sang ? Je me baisse pour vérifier. Une feuille morte. Je ne dégouline pas d'hémoglobine non plus. Dans le pire des cas, j'aurai laissé quelques gouttelettes le long du chemin, rien de plus suspect qu'un hypothétique saignement de nez. Oui, pas de raison de me stresser pour rien. Ce qui est arrivé est horrible, mais il n'y a aucune chance qu'on se doute que c'est moi. On ne le retrouvera jamais. Ce sont des choses qui arrivent.

Quand je passe le portail, je suis effrayé par cet orifice béant, cette bouche sombre et infernale qu'est mon garage ouvert. S'il y a quelque chose dont on devrait avoir peur ce soir, c'est moi. Pourtant, je garde cette trace de paranoïa infantile. Je me déshabille dans la descente de garage. Je choisis un coin à l'abri des regards, derrière un arbre. Je me rince rapidement au tuyau d'arrosage, je nettoie la pelle, et je m'engouffre dans les ténèbres. Je trouve un vieux sac plastique qui pue la poussière et j'y jette mes habits. Je me débarrasse de tout, sauf de ma paire de chaussures. J'y réfléchis longuement à poil au milieu du garage, mais non, Cathy s'en rendrait compte... Le reste encore, ça passera. C'est certes une vieille paire de tennis, mais je les porte tout le temps. Je les ai bien trempées, elles sont toutes boueuses, en tout cas. Je les mets dans la machine ; je lancerai une lessive demain en partant au boulot. Je vais directement mettre le reste des preuves dans la poubelle extérieure.

Je suis déjà sec, mais je pue. Je crois. Enfin, pas le choix, il me faut une douche. Notre salle de bains est extérieure à la chambre,

ça va, le bruit ne devrait réveiller personne. Je me savonne avec une ferveur religieuse. Je fais bien attention à ce qu'il ne reste rien, écœuré par la teinte de l'eau et par les amas qui sont avalés par la bonde. *Glou. Glou. Glou. Glou.*

J'évite de regarder, je préfère me concentrer sur l'odeur du shampoing. Il n'y en a presque plus, et je ne suis pas sûr qu'il en reste sous le lavabo. Il faudra que j'en rachète. Je me dégrasse bien les ongles. C'est bon. Je vérifie qu'il n'y a plus de traces dans la douche. Je me sèche, je récupère un boxer dans la panier à linge sale, et je retourne vers notre chambre. J'hésite un instant. J'ai les jetons. Et si Cathy m'avait entendu ? Je pose ma main très délicatement sur la poignée, et j'entends le ressort qui s'actionne. Je pénètre doucement dans la pièce sans prendre la peine de bien fermer la porte ; ça ferait un bruit sec qui réveillerait Cathy. J'espère que ce n'est pas déjà le cas.

Je l'observe dans la pénombre. Elle est inerte, et je perçois son souffle régulier. Elle dort, pourtant je reste inquiet. J'ai effacé toutes les preuves et je sens le propre, c'est au moins ça. Je me glisse dans les draps frais comme quand on se couche à moitié bourré après avoir pris une bonne douche au milieu de la nuit. Ça fait un bien incroyable. J'aimerais prendre ma femme dans mes bras, parce que je ne suis pas naïf : il s'est passé quelque chose de terrible ce soir. J'aurais bien besoin de soutien, mais non seulement je n'ai pas l'impression de le mériter, en plus ça serait prendre le risque de la faire émerger. Je ne tiens pas à répondre à un éventuel : « Où tu étais passé, mon chéri ? ».

Aussi désorienté que je puisse être, j'ai besoin de sommeil : je suis exténué, courbaturé, et j'ai trop mangé. J'ai mérité un répit. Je me tourne sur le côté, je m'endors et j'oublie.



## CHAPITRE -5

... Au 6.15.15...



*Black-out.*



Quand le réveil sonne, je suis en pleine forme. Je me réveille abasourdi de me sentir aussi bien. J'ouvre les yeux aisément et je me lève d'un bond en me disant qu'il faut que je vérifie quelque chose... Je n'arrive plus à savoir quoi. Je réfléchis. Je ne trouve pas. Il y a un truc qui cloche. Je ne me souviens plus. Ce matin est un matin anonyme, monochrome, comme d'habitude. Il est indifférenciable de n'importe quel autre. Alors de quoi est-ce que je devrais me souvenir ?

C'est juste une erreur, un vulgaire « déjà-vu ».



J'ouvre les yeux aisément et je me lève d'un bond en me disant qu'il faut vérifier que je n'ai laissé aucune trace de mes méfaits. Je suis toujours dans mon boxer noir, et je suis satisfait de constater que je n'ai pas de traces de sang sur moi. Je détaille les draps, juste pour être sûr. Rien. Cathy dort encore. Elle n'a pas bougé depuis que je l'ai rejointe. Je sais qu'elle se réveillera dans dix minutes. D'ordinaire je lui caresse doucement la tête, mais pas aujourd'hui, j'ai une lessive à lancer. Avant ça, je décide de me brosser les dents. J'ai oublié de le faire hier soir, et avec ce j'ai ingurgité, je ne dois pas sentir la rosée du matin. Cathy va se lever et m'embrasser, je ne dois pas éveiller les soupçons avec un souffle fétide aux relents de charogne. Je n'ai cela dit pas l'impression d'avoir une haleine épouvantable. Aujourd'hui s'annonce comme un jour normal. Je souris face au miroir, aucune trace rougeâtre. Oui, aujourd'hui est un jour comme les autres.

Je mets en vitesse des chaussons et me rends au garage avec la panière de linge sale. Ça étouffera le bruit et ça fera moins louche. J'ouvre la machine, et je reste bloqué sur son ventre vide.

*Vide.*

Où sont mes chaussures?! Je panique. Je regarde autour de moi, rien. J'ouvre le garage, que je pensais n'avoir volontairement pas fermé, et je fonce vérifier dans le jardin près du tuyau d'arrosage. Rien. Je retourne inspecter la machine à laver, toujours rien. Est-ce que j'ai vraiment mis mes chaussures dedans hier? Oui! Je tourne sur moi-même pour voir si je ne les ai pas laissées au sol. Toujours rien! Je me précipite vers la salle de bains, puis je retourne au garage. Je regarde derrière la machine à laver, dans la panière de linge sale, près de la pelle bien rangée dans le coin de la pièce. Mes chaussures ont disparu.

Cathy se tient dans l'encadrement de la porte, en pyjama.

— Qu'est-ce que tu fais?

Je réalise que je suis en boxer-pantoufles l'air ahuri au milieu du garage.

— Tu n'as pas vu mes baskets? Je voulais les mettre au sale, j'explique, peinant à contenir mon angoisse.

— Qu'est-ce qui te prend? Il n'est même pas 7 heures.

— Mes chaussures sont sales, il faut que je les lave. Et la panière à linge déborde.

Elle me regarde d'un air peu convaincu.

— Tes chaussures sont là où tu as dû les laisser hier, à l'entrée avec les autres paires.

Elles n'y seront pas. Je ne suis pas passé par l'entrée, hier. Cathy sort de la pièce, et je comprends qu'elle veut me montrer qu'elle a raison. Je la suis, agacé. Elle se penche vers l'étagère à chaussures, et me tend ma paire de baskets.

— Tiens, dit-elle d'un air las.

Je reste stoïque, épouvanté à l'idée qu'elle aperçoive le sang dessus.

Il n'y en a pas.

Elles ont leur niveau de salissure habituel. Je les attrape. Elles sont sèches. Cathy repart déjà vers le garage. Elle remplit la machine et me reprend les chaussures des mains quand je m'approche :

— Je la lancerai ce soir.

Je me retourne, et Wurst me saute dessus. Je pousse un cri de surprise.

— Tu as l'air stressé, aujourd'hui, lâche mon épouse avant de sortir de la pièce. Et pense bien à fermer la porte du garage, continue-t-elle, évanouie de mon champ de vision.

Wurst, notre fidèle teckel, sautille toujours gentiment autour de moi, attendant une marque d'affection. Je ne bouge pas. Wurst est vivant. Wurst, que j'ai à moitié dévoré... hier... demain ? Hier ! Hier soir ! Wurst que j'ai enterré hier soir dans le parc du quartier où j'emmenais mes enfants quand ils étaient gosses, est vivant. Je finis par lui caresser la tête, et un frisson me parcourt. Le mouvement me rappelle la nuit passée. Mon chien a la même odeur, le poil soyeux – mais moins poisseux. C'est lui que j'ai tué, aucun doute. Je repars vers la salle de bains pour m'habiller. J'ai dû rêver, hier. Ce n'est pas possible autrement. Pourtant, je n'en suis qu'à moitié convaincu. J'ai le boxer que j'ai récupéré de la poubelle après ma douche, et ça me semble gros comme coïncidence. Pourquoi j'aurais ce boxer-là si les événements d'hier n'avaient pas eu lieu ? Non. Je débloque. Je n'ai pas tué mon chien. Wurst se porte très bien, j'ai passé une nuit reposante malgré un cauchemar surréaliste et très crédible, mais tout va bien. Je suis rassuré. Je ne suis pas fou. Je suis en forme parce que j'ai suffisamment dormi. Il n'y a de sang nulle part parce qu'il n'y en a pas eu. Le boxer ce n'est rien,

et j'ai manifestement bien pensé à fermer le garage hier soir. Aussi idiot que ça puisse paraître, je suis incroyablement soulagé. Je finis de boutonner ma chemise, et je m'élançe vers la cuisine d'un pas léger. J'embrasse ma femme sur le haut du crâne et je me fais griller du pain.

— Bien dormi ? me demande-t-elle.

— Ça va. Et toi ?

Je n'écoute pas sa réponse. Je me demande si je devrais lui raconter mon rêve, mais j'ai peur qu'elle trouve ça vraiment bizarre. Et puis je ne sais pas, ça me semble plutôt intime. Je sais que je n'arriverai pas à restituer l'émotion, que ça paraîtra scabreux, et qu'elle se moquera alors que j'ai sincèrement été secoué. J'ai l'impression que mon intuition est dérégulée. J'ai un fond de conviction que ça s'est bien passé et que c'est le moment présent qui n'existe pas. Pas sous cette forme, du moins... J'essaie de chasser cette pensée, et je bois une gorgée de mon café.

— Jessica vient à la maison ce week-end, ajoute Catherine. Elle ramène son nouveau copain.

— Encore un nouveau ? j'aboie.

— Elle dit qu'il est bien, celui-là.

— Comme l'espèce de hippie qu'elle nous a ramené la dernière fois, ou comme le métalleux crasseux ?

— Simon... Elle est jeune, je préfère qu'elle fasse ses erreurs maintenant qu'une fois mariée et avec des enfants.

— Oui mais elle n'est pas obligée de toutes nous les ramener, ses « erreurs ». Je n'ai pas envie de compter par combien de mecs notre fille s'est fait tringler.

Cathy lève les yeux au ciel mais ne dit rien. Je devine que je viens de l'irriter, mais savoir que la moitié de l'université passe sur ma fille et qu'elle l'exhibe sous mon nez me met dans une rage folle.

— Elle a dix-neuf ans, laisse-la faire, elle s'amuse.

— Si elle s'amuse, qu'elle s'amuse ailleurs !

— Vous êtes déjà suffisamment en conflit. Si elle nous le présente, c'est qu'elle pense qu'il est intéressant, donc accueille-le de manière cordiale. Tu n'es pas obligé de l'aimer, mais sois plus sympathique que la dernière fois, sinon elle ne viendra plus du tout nous voir.

Ma femme a raison. C'est ma fille qui a tort. Elle ne peut pas se trouver un mec bien et stable ? Je suis sûr qu'elle fait ça pour m'énerver, par simple esprit de contradiction ! C'est juste pour forcer l'idée qu'elle est une adulte et qu'elle fait ce qu'elle veut, que ça me plaise ou non. Oh, bien sûr, elle doit vraiment y croire que ce sont des chics types utiles à la société, mais c'est bien la preuve qu'elle n'est pas mature.

Je me lève et débarrasse mon assiette. J'ouvre la porte de la cuisine qui mène sur le jardin pour laisser sortir Wurst, et je vais toquer à la chambre de Christopher. Il ne répond pas, j'entre dans la pièce.

— Debout là-dedans !

— Papa ! Dégage ! Je t'ai dit que je me levais tout seul.

— Ton langage, jeune homme ! Et on dit bonjour. Il est 7 heures passées. Tu vas être en retard. Je te laisserai t'organiser le jour où tu montreras que tu sais te prendre en main.

Il grogne et se tourne sur le côté. Et voilà ! Maintenant il va être de mauvais poil jusqu'au soir ! À seize ans, Christopher n'est pas aussi terrible que ce que j'avais anticipé, mais il n'est pas très tonique. Je referme la porte, pars me brosser les dents, retourne au garage, enfourne mon vélo, et me mets en route pour le travail. Encore une fois.



## CHAPITRE -4

Je fais demi-tour et j'ouvre la poubelle. Le sac plastique avec mes habits ensanglantés n'y est pas. C'est stupide, mais j'avais besoin de vérifier. Je ferme le garage et remets la télécommande dans le pot de fleurs. L'idée de passer par le parc pour vérifier que la terre n'a pas été retournée sous le buisson me gratte l'esprit. Stupide. Fou. Je n'en ai pas besoin. Mon chien est bien portant, je l'ai caressé, tout va bien. Tout va *très* bien. Même si je ne m'explique pas le réalisme de ce rêve. Habituellement, quand on se réveille, on mesure les erreurs et les incohérences. On est parfois surpris d'y avoir autant cru sans remise en question. Les images sont censées être vives et claires, mais pas autant. J'ai au final plus eu l'impression de vivre la vie d'un autre moi que de rêver. Et puis, je vais au parc, et il se passe quoi ? Rien d'anormal, et ça ne changera pas plus ce malaise que toutes les autres preuves. La terre est retournée pour x raisons et je vais paniquer, chercher une pelle, et rien trouver à part des regards apeurés d'éventuels petits vieux qui doivent faire leur balade matinale. Je sais qu'alimenter cette paranoïa en changeant ma routine ne m'apportera rien de bon. Non, je continue mon trajet sans me retourner.

Il est encore tôt. Ça va être agréable d'être parmi les premiers au bureau. Je sais que j'aurai au moins une heure de tranquillité avant que mes collègues arrivent, que le téléphone se mette à sonner et que les mails engluent ma *to do list*.

Est-ce que je vais toujours au travail ? Pourquoi Cathy est-elle toujours debout ?



À quarante-huit ans, je peux être fier d'être directeur marketing du pays sur ma catégorie de produits. J'ai un peu tardé à atteindre ce niveau, j'ai pas mal trébuché à gauche et à droite, mais j'ai fini par trouver une stabilité. J'ai fait des études de management, bossé un moment dans l'événementiel, puis dans la communication, avant de finir dans le marketing. Et j'y suis bien. Je suis un peu passé par tous les univers, le *B2B*, le *B2C*, les produits d'entretien, la bouffe pour chiens, et voilà que je travaille pour une marque de fromage américain. De la « pâte fraîche adulte » très exactement, selon le jargon juridique. Ça rebute pas mal de gens, déjà parce qu'on n'est pas exactement du fromage, et d'ailleurs, depuis quand les Ricains s'y connaissent en fromage ? En vrai, c'est le meilleur *cream cheese* du marché. J'en suis absolument convaincu, mais aussi, très honnêtement, en *blind test* avec les produits de la concurrence, ça ne fait pas l'ombre d'un doute. J'adore mon boulot. J'ai des chouettes responsabilités, l'avantage de travailler dans un groupe international et de bénéficier de la force de frappe d'un leader incontesté. Au-delà de ça, mes collègues et moi formons une équipe soudée, et c'est ce qui fait la différence à la fin de la journée. On met en place des opérations tout à fait efficaces, et on gagne bien en *market share* depuis deux ans. Je suis content. Non vraiment, j'ai plaisir à me lever le matin et à pédaler quarante-cinq minutes pour aller au travail. Surtout par un temps pareil. Un léger vent et la prise de vitesse permettent de bien m'aérer. Je passerai me rafraîchir aux sanitaires en arrivant, mais aujourd'hui je sens que je n'aurai même pas forcément besoin d'une douche. Je longe le canal, je ne suis plus très loin du bureau. Je me glisse le long des arbres déjà bien verts. Je profite du bruissement agréable de la terre sous mes roues, de l'humidité du canal, de la brise qui me chatouille la nuque. C'est ma partie préférée du trajet. Je parque

mon vélo, sors mon badge, entre dans l'immeuble, salue la sécurité, vais me changer, appelle un ascenseur, traverse l'*open space*, et allume mon ordinateur.

Les chiffres du nouveau panel *Nielsen* ont dû tomber. Je fais tourner mes analyses. Notre part de marché a pris presque 0,5 point. Pas mal. Ça nous fait quelques milliers de packs de 250 g. On ajoute à ça le marché du sans-lactose qui promet une belle évolution dans les années à venir. Avec la mode du « *smart eating* », cette tendance va rapidement se révéler juteuse. On va aussi bientôt lancer une nouvelle campagne pour l'été, avec un des finalistes de l'émission culinaire du moment. Ça va cartonner.

Le reste de la division arrive. Les membres de mon équipe s'installent : Louise et Anna, les cheffes de produit qui s'occupent des segments *OOF* et enfants, Nils, notre responsable digital, Amaryllis, la stagiaire, et puis David, le directeur commercial, et ses *sales managers*.

Ce n'est pas toujours évident de collaborer avec l'équipe co', puisque je veille à travailler une image de marque et que David s'acharne surtout à faire du volume, ce qui n'est pas toujours compatible. Je ne suis pas pour dégrader nos prix pour faire plus de ventes. Et malgré la nécessité d'avoir plus de visibilité dans les linéaires, parfois il vaut mieux accepter de déréférencer certains articles. On s'embrouille souvent à ce sujet, mais nous arrivons à garder une relation cordiale.

Je traite les premières urgences qui me tombent dessus et je demande à notre stagiaire, de faire les analyses mensuelles avec les nouvelles données. Amaryllis est une jeune femme de vingt-trois ans aussi excentrique que son prénom. Pas dans le sens *bizarre*, plus dans le sens à suivre les dernières modes au goût du moment. Elle a toujours des coiffures travaillées qui donnent l'impression qu'elle a fait ça toute sa vie. Elle porte des pantalons aux motifs et aux couleurs que j'aurais plus vus sur une grand-mère mais qui, sur elle, tombent parfaitement. Elle n'a pas peur des T-shirts qui dévoilent une partie de son ventre de manière subtile, juste quand elle s'étire. Et elle arbore toujours un maquillage discret mais un rouge à lèvres qui met en valeur ses lèvres pleines. En bref, elle est jolie comme un cœur. Elle pourrait être plus professionnelle dans son look, mais si Jessica avait sa maturité dans quatre ans, ça serait déjà un bon début. Sans compter qu'Amaryllis est quelqu'un qui en

a dans le crâne, et sous le pied, comme on dit. Elle fait encore des erreurs, ce qui est normal en phase d'apprentissage, mais elle est ambitieuse, pétillante, et impliquée à défaut d'être appliquée.

La journée s'accélère, et je ne la vois pas défiler. Quand je rentre chez moi, j'ai le sentiment de ne pas avoir avancé sur mes projets. Encore une semaine qui va être gâchée par des bidouilles ponctuelles laissant peu de temps pour travailler sur ce qui compte vraiment. Mais avec l'été qui arrive et les vacances des uns et des autres, je sais que j'aurai le champ libre devant moi. On a encore de la marge pour finaliser les quelques temps forts de juillet-août. Et avec un peu de chance, notre campagne sur les apéros légers et les tartines estivales fonctionnera bien. C'est plus à l'automne que les choses se compliquent.

Il est 19 heures, et il fait encore jour. C'est un luxe estival que je savoure. Je préfère encore la pluie et le vent à la morosité de partir de chez moi de nuit et de rentrer également de nuit. Je range mon vélo dans le garage et pénètre dans le salon. Chris est avachi sur le canapé. J'embrasse ma femme.

— Il n'a pas de devoirs à faire ?

— On est vendredi, laisse-le, il s'y mettra demain.

— On est vendredi ? je répète.

J'étais persuadé qu'on était jeudi. La bonne nouvelle me coule le long des épaules et me chatouille la nuque. Week-end.

— J'étais persuadé qu'on était jeudi. J'avais cru qu'Anna s'était plantée en me souhaitant bon week-end. Je n'ai pas voulu la corriger... Du coup j'imagine que Jessica sera là demain soir ?

— Oui, elle viendra avec Tobias.

Je me passe d'une réflexion et l'aide à préparer le repas. Christopher prend à peine le temps de débarrasser son assiette avant de s'enfermer dans sa chambre. Je finis ma soirée en buvant une tisane avec Catherine. C'est notre rituel quotidien, notre minute zen.

— Ta journée a été bonne, au fait ? je demande.

— Plutôt bonne, à cet âge-là ils sont encore gérables.

Cathy a toujours voulu être institutrice, et ça lui va à merveille. Elle a plutôt bien réussi à cadrer nos enfants, bien que Christopher soit assez influençable et que Jessica s'entiche de garçons tous particulièrement abrutis. Il faut bien dire que ma fille a un incroyable talent : elle est toujours pleine de ressources pour

ce qui est de rameuter les débiles les plus profonds de la région. En passant du gamin mal dans sa peau, maquillé et aux cheveux teints : « Mais tu ne comprends pas, il est si profond et traverse une période difficile ! Sa mère a des soucis de santé. », au sportif dont le QI est inversement proportionnel à la taille des biceps : « C'est un gentil garçon plein d'entrain ! » Ah bah ça ! Sans oublier bien sûr les intellos à la philosophie de série B : « Il est tellement poétique ! » Disons qu'elle a la qualité de ne pas stigmatiser les gens. Elle a bon cœur, bien qu'elle fasse un peu trop dans le social à mon goût. Mais bon, tant que ces garçons ne la blessent pas, elle peut bien faire ce qu'elle veut avec, enfin à peu près. On leur a inculqué les basiques : IST, contraception, le sexe c'est chouette mais ça ne sert à rien de s'y mettre pour s'y mettre, si tu n'as pas le cran d'acheter des capotes tu n'es pas prêt à passer à l'action, etc.

Christopher a toujours été moins compliqué que sa sœur. Son principal souci consiste à s'occuper de « la chose », cette tignasse sauvage qui s'étend jusqu'aux sourcils et qui – par une curieuse loi de la nature – retombe toujours impeccablement sur son front telle une publicité pour shampoing. J'attends patiemment le jour où, par un beau matin, j'assisterai à l'instant où la chose trempera dans son bol de céréales lorsqu'il penchera trop la tête, encore à moitié brumeux. Et là, il faudra bien qu'il admette que passer chez le coiffeur n'est pas un luxe !

Ce sont des ados plutôt normaux, quoi qu'il en soit : en phase avec leur temps, plutôt bien dans leurs baskets, et avec des résultats scolaires acceptables – la plupart du temps. Je les aime autant l'un que l'autre. Et puis, j'ai du mal à l'admettre, mais la fac fait grand bien à Jessica. Elle a beaucoup mûri en un an.

— Il faut aller promener le chien, m'annonce Cathy, ce que je comprends comme « Va promener le chien ».

— Est-ce que tu peux le faire, ma chérie ? Je te ferai un massage.

— Ouah, quelqu'un n'a vraiment pas envie de promener le chien ce soir, me répond-elle en allant chercher les clefs de la maison.

Non, je n'ai vraiment pas envie de promener Wurst, me dis-je en l'observant alors qu'elle attache sa laisse.

Jessica est arrivée seule le samedi soir. Apparemment, son copain nous rejoindra le lendemain pour le lunch dominical.

— Tu aurais pu m’avertir. On a prévu pour cinq.

— Je voulais vous voir, vous, avant ça.

Elle déclare sa phrase de manière très naturelle tout en retirant sa veste en cuir. Elle a un jean troué et un T-shirt noir orné d’un logo de ce que j’imagine être un groupe de métal. Elle en fait trop pour se donner un genre, mais elle a toujours la beauté de sa mère. Cela dit, je m’inquiète. Depuis quand Jessica veut nous voir ? Et avant de nous présenter son copain, qui plus est ?

Elle me fait une bise et s’avance dans la maison nonchalamment.

— Tu n’es pas enceinte, au moins ? je lui demande, plus fiévreusement que je l’aurais voulu.

— Papa, tu es lourd.

Elle est là pile à l’heure et aide déjà à mettre la table. Depuis qu’on l’a envoyée à la fac et qu’on lui a trouvé son propre appart dans une petite colocation, Jessica file un coton d’excellente qualité. On aurait pu la garder à la maison, mais Cathy a jugé important qu’à son âge elle gagne en indépendance. Pour être franc, je n’étais pas mécontent de m’en débarrasser un peu.

Je me sers en hachis Parmentier et porte une première bouchée à mes lèvres.

Ça gicle, ça suinte, ça enveloppe mon palais, ça titille mes papilles comme si chacune d’elles était une zone érogène. D’ailleurs, je ne m’en aperçois pas tout de suite, mais je bande.

**Excellent.**

— Ouah ! Il est d’enfer, ton hachis, chérie.

— C'est la recette habituelle.

— Non, la viande est dingue... Tu as changé de marque ?

— Pas du tout, mais merci.

— Eh bien, c'est le meilleur que j'ai mangé, voilà tout... Bon, et ton nouveau petit ami, Jessica ?

— Il s'appelle Tobias. Il a vingt-trois ans et il est dans la même fac que moi. C'est un ami d'un de mes ex... mais je ne le savais pas avant de sortir avec lui, se sent-elle obligée de compléter.

Avec la réputation de croqueuse d'hommes qu'elle esquisse, préciser qu'elle ne se faisait pas deux amis en même temps est toujours bienvenu.

— C'est un vrai gentleman. Quelqu'un de fin et d'intelligent. Il fait du droit, et s'intéresse surtout au droit de la famille, tout comme moi. Je suis sûre que Toby va vous plaire.

— Ça semble presque trop beau pour être vrai..., je commente.

— T'inquiète, jette Chris, après minuit Cendrillon se retransformera en laideron. Il a pas encore dû comprendre qu'il s'est fait rouler dans la farine.

Jessica lève les yeux au ciel, comme sa mère le fait souvent, ce qui le décontenance un peu. Elle ne prend même pas la peine de lui cingler une remarque vitriolée.

Décidément ! Elle mûrirait enfin ?

— Et toi, tout se passe bien dans ton club de hockey de puceaux ?

Et voilà ! C'est reparti.

— Ça va, ta gueule, tu sais pas de quoi tu parles. On est champions de la région.

— C'est vrai que champion de hockey sur gazon, ça doit faire mouiller toutes les filles..., se moque-t-elle.

— Vous n'allez pas vous y remettre, soupire Cathy en débarrassant la cuisine. Juste un repas de famille sans prise de bec, c'est possible ? Et tu sais que je n'aime pas quand tu es vulgaire, Jessica. Pas sous mon toit. C'est valable pour toi aussi, Chris.

Pour ma part, je me ressers à nouveau. La dernière fois que de la nourriture m'a semblé aussi bonne, j'étais sous *weed*. Ça date un peu, et je me garde bien de faire ce commentaire. Je finis de ranger la cuisine alors que la dispute s'estompe et que la famille s'installe devant la télévision pour suivre les informations.

*« ... L'homme serait décédé des suites de ses blessures. Les circonstances de l'incident restent cependant encore inexplicées. Dans le quartier, les habitants s'interrogent... »*

Je me rapproche.

*« C'était un gars gentil, un bon voisin. C'est vrai qu'il vivait seul... Il a peut-être pété un plomb. Mais personne n'aurait imaginé ça. »*

*« Il s'occupait de notre chat quand on partait en vacances. Un homme très sympathique, passionné de pâtisserie. Il nous en avait apporté lorsqu'on a emménagé ici. »*

*« La victime n'a pas encore pu être identifiée. Il s'agit d'un homme d'une trentaine d'années. Le criminel, quant à lui, est toujours en fuite. »*

— Qu'est-ce qui se passe ? je demande en continuant d'essuyer mon verre à vin.

— Un taré qui a bouffé quelqu'un, me répond laconiquement Chris.

— Il a mangé quelqu'un ?

— En tout cas il l'a attaqué, et l'a suffisamment massacré pour qu'il en meure, complète Jessica.

— Brutal..., lâche mon fils, presque amusé.

— Et ça s'est passé où ?

— Ici ! Dans le centre-ville, explique Cathy. Il y a vraiment des cinglés. Encore un héroïnomane qui a pété un plomb, sûrement.

Je prépare des tisanes pendant que Jessica et Cathy attendent le début d'un film en regardant les pubs. Chris est déjà reparti dans sa chambre. Un étrange sentiment me retourne et me cogne l'estomac.



(Comme les baskets pleines du sang de Wurst que j'ai mises dans le tambour de la machine à 60°, essorage 1200 !)



Je n'ai pas l'impression d'être en phase avec la réalité, et ce récit de taré me semble bizarrement plus crédible que tout le reste. Il me laisse un vague sentiment de familiarité insensé, et pourtant... On dirait un autre « déjà vu ». Cette histoire me parle. Plus qu'un énième repas en famille, engueulades entre mes deux ados, et mug d'infusion verveine menthe. La routine s'empâte, engourdit ma mémoire. Un événement saillant me réveille, me ramène à qui je suis, ce que je pense, et ce que je serais capable de faire. J'imagine que c'est le phénomène classique dès que quelque chose de terrible arrive près de chez soi, on se dit qu'on aurait pu y être... Mais de là à se projeter ? ... Non, ça aurait pu être un dégénéré en slip avec une mitraillette qui crierait « *Yipee-ki-yay* » ou « *Avada Kevadra* » j'aurais tout à fait pu m'y voir. Pas que je ne veuille être l'acteur d'une tuerie en masse, non, j'aime juste être le centre de l'histoire.

Les femmes regardent un nanar, un truc de voitures avec des gros bras injectés d'adrénaline et un cancer des testicules dans vingt ans – parce qu'il faut pas abuser des protéines en poudre, mec. Je préférerais encore qu'elles regardent *Pretty Woman*. Pour ma part, je fais des recherches sur Internet. Le gars qui en a à moitié dévoré un autre s'appelle Thomas Declerck, gestionnaire de comptes. Le nom de la personne décédée – qui a finalement été identifiée – n'est pas donné. Tant mieux. C'était un de ses clients. Il avait une femme et une gamine de cinq ans. Merde. Quant au cannibale, il est célibataire et toujours recherché – mais pas pour jouer dans la prochaine saison du *Bachelor*, forcément.

Je regarde Wurst du coin de l'œil. Il est lové dans son panier.

Tu ne détectes rien d'anormal, hein mon gros ? Tout va bien, n'est-ce pas ? C'est juste ce bon vieux Simon qui s'inquiète trop.

J'envoie un SMS à Danny, mon meilleur ami, pour savoir si son unité et lui sont sur la piste de Thomas Declerck. Pas de réponse.

Je finirai par en avoir une, quelques heures plus tard :  
« *Que dalle. Depuis quand tu t'intéresses à mon boulot ? Bière  
un de ces quatre ?* »



## CHAPITRE -6

Tout va très bien.



*Black-out.*



Quelque chose ne va pas. Je me réveille au bruit de mon alarme. Je ne la mets pas les week-ends. Je me rendors, et Cathy me secoue dix minutes plus tard.

— Simon, on est lundi.

On ne peut pas être lundi. Où est passé dimanche ? Je me lève. Je suis certain que Jessica est à la maison et qu'elle va nous présenter son copain au déjeuner. Je ne me rappelle pas avoir enfilé ce caleçon-là hier soir. Mes affaires sont prêtes dans la salle de bains. Et on a à nouveau nos vieux canapés, ceux que Wurst a défonçés quand il était chiot et qu'on avait remplacés il n'y a pas si longtemps. Je crois ? On avait fini par les prendre ou pas, au final, ces canap' ? On a considéré tellement de modèles... Je ne comprends pas. Je réfléchis. Je ne comprends vraiment pas. La réalité

m'échappe. C'est. La. Merde. Simon commence déjà à disparaître.  
**Coucou Phil!**

— Cathy, Jessica n'est pas censée ramener Tony ? Tommy ?

— Tommy ? C'est qui Tommy ?

— Son copain. Je croyais qu'il devait venir aujourd'hui.

— Quel copain ? Timo ? Je croyais que tu ne pouvais plus le voir en peinture.

— Ah ! Oui ! C'est ça ! ... Timo... J'ai confondu.

Mes rêves sont de plus en plus vifs. Je suis certain d'avoir vécu cette scène, ou du moins une version proche. Mais en même temps j'ai ce voile de confusion, d'impalpable et de flottant. C'est une espèce de toile d'araignée dans l'esprit, filandreuse et collante. Elle me permet de me convaincre que ce n'est pas réel sans pour autant avoir la certitude de quoi que ce soit. N'ayant jamais été un grand rêveur, je suis un peu retourné. La crise de la cinquantaine qui approche ? Alzheimer ?



Je me prépare, je petit-déjeune, je pédale, j'allume l'ordinateur, et vers 11 heures je craque. Je ne comprends rien à mes mails. J'ai une énorme migraine depuis presque deux heures, j'arrive à peine à ouvrir les yeux, et je ne parviens à lire qu'un mot sur deux. Je distingue des espèces de vaguelettes argentées dans le coin de ma vision. J'essaie de baisser les stores à côté de mon écran ; rien n'y fait. Ou bien je me tape un décollement de la rétine et je vais finir aveugle, ou bien c'est une migraine ophtalmique particulièrement ordinaire. Je décroche mon ordinateur portable de son socle et je le range dans mon sac à dos.

— Je rentre chez moi, je ne suis pas bien. Je prends mon PC pour bosser en *home office* si ça va mieux tout à l'heure.

Anna, une de mes cheffes de produit, acquiesce et me souhaite un bon rétablissement. Je la remercie et pars sans plus de cérémonie.

Je mets des lunettes de soleil et je baisse les yeux sur la route tout le trajet. Il fait frais dehors. Bien trop frais pour un mois de

mai, mais vu les décilitres de flotte, les grêlons et les températures hivernales qu'on se paie depuis des mois, je ne vais pas me plaindre. Et puis, pédaler par ce temps frisquet me soulage un peu.

En arrivant dans ma rue j'ai toujours cet horrible mal de tête qui bourdonne entre mes deux oreilles. C'est comme si j'avais pris un coup de pelle sur le crâne.



*Paf. Paf. Paf. Paf. Paf. Paf. Paf.*



Les enfants sont encore en cours, Cathy aussi. Je suis bien heureux de ne plus avoir à mettre un pied à l'école qu'occasionnellement. Pour moi, c'est comme les hôpitaux : si je redoute les maladies nosocomiales à un tel point qu'on pourrait parler de paranoïa, voire peut-être d'hypocondrie, j'assimile les écoles à un problème similaire : les hormones. Ce climat malsain bourré d'œstrogène, de testostérone, de prétention aveuglée et d'énergie difficilement canalisable est un véritable champ de mines pour moi. J'ai déjà deux petits diables à gérer, ça me suffit. Je n'ai pas détesté mes années perdues en cours, mais je ne peux pas dire que j'ai été un élève assidu, une tête d'ampoule. Ma femme a toujours été plus brillante que moi, et c'est peut-être la raison pour laquelle je la charrie dès que j'en ai l'occasion : « *Toujours dans la même classe ? Tes élèves vont finir par être plus vieux que toi !* » En y réfléchissant, mon humour n'est vraiment pas des meilleurs. Mais jamais je ne l'admettrai.

Je balance mon vélo dans l'allée, je déverrouille la porte d'entrée et fonce directement à la cuisine me prendre un verre d'eau. La fièvre me dégouline sur le visage à grosses gouttes. Je laisse le verre dans l'évier en pensant vaguement que j'aurai le droit à une

remarque passive-agressive pour ne pas l'avoir rangé, ça et le vélo, puis je pars me coucher sans m'attarder.



Je ne me souviens pas de grand-chose d'avant mon réveil, pour ne pas dire que c'est le blanc total. J'ai eu terriblement de mal à m'endormir. La douleur a été si violente que je pense m'être évanoui plus qu'assoupi. Un coup de pelle sur le crâne, je vous l'ai dit !

Quand j'ouvre les yeux, je suis toujours seul dans le lit. La nuit est tombée derrière les rideaux en coton bleu épais, et je peux voir de la lumière sous la porte.

Je me lève, encore fébrile, et titube à moitié jusqu'au salon.



*Black-out.*



Je passe une nuit sans songes et me lève sans difficulté. La désagréable sensation de picotement dans le cerveau a disparu. Ce matin, je suis en forme olympique.

J'entre dans la chambre de Christopher pour le réveiller. Par contre, je me contente de frapper à la porte de Jessica jusqu'à entendre un vague grognement, signe qu'elle ne dort plus. C'est sa dernière lubie du moment. Elle a décrété que papa n'a plus le droit d'entrer dans sa chambre le matin.

Après tout, elle commence à grandir, et c'est un bien faible caprice comparé à tout ce qu'elle pourrait demander. Je me suis toujours bien entendu avec mes enfants, en particulier avec Jessica malgré ses goûts discutables pour ce qui est des petits amis. Le dernier en date, Timothy, est une espèce de phasme qui joue tellement les soupes de langues que je sais à peine à quoi il ressemble.

Christopher est un peu difficile, ces temps-ci. Il défie souvent l'autorité et ne s'intéresse quasiment pas à sa famille. À quinze ans, c'est normal, je suppose. Jessica a eu une mauvaise période vers quatorze-seize ans, mais elle a commencé à se calmer l'année passée. C'est une belle fille, solide, et toujours l'enfant chérie de son papa. Elle a beau partir bientôt pour la fac, je continuerai à être un papa poule.

Malgré des emplois du temps différents, on arrive tous plus ou moins à se croiser à la table du petit déjeuner. Je me fais griller quelques toasts, prends une orange, et file au travail. Aujourd'hui c'est Cathy qui les emmène au lycée.

Quand j'arrive, Nils, notre responsable digital, est déjà au charbon. Nils est un commercial à la base, un gars du terrain. Il a fini par en avoir marre, a fait des études complémentaires et nous a rejoints. Au-delà de son parcours et de sa propension « à se faire tout seul », comme il dit, Nils impressionne par son physique. Grand bonhomme de 1 m 95, le genre armoire normande, les hommes le jalourent et les femmes le rêvent – enfin, c'est ce que j'imagine. Rugbyman de passion, il a une certaine dépendance à la cigarette et la main facile sur l'alcool les jours de fête. Il n'en reste pas moins convaincant et professionnel en toutes circonstances. Il est le charismatique de l'équipe, et un rouage essentiel pour son bon fonctionnement.

— Tu as déjà pris ton café ?

— Pas encore, me répond-il.

Normalement, j'en prends un avant de partir, mais aujourd'hui, j'ai fait l'impasse. Comme si j'étais un nouvel homme après mon passage à vide d'hier. C'est ainsi plus par habitude que par nécessité que je sélectionne ma boisson sur la machine. *Clic. Schhhhhrrrr. Poc. Psssssssssssssh.*

— Quoi de beau ? je lance.

Je suis toujours celui qui pose les questions. Nils est très attentionné mais du genre discret... Sauf quand il fait des prises

de parole en public pour présenter ses projets. Là, il éblouit tout le monde. On s'apprécie beaucoup, mais il ne me le montrera jamais directement. Il écoute, ça oui, mais il faut savoir s'y prendre pour le faire parler.

— Ma vue baisse, je crois. Il va me falloir des lunettes. Toi ?

— Rien de spécial. Le développement de l'application de recettes, on en est où ?

— Ça avance. J'attends encore quelques infos de la cellule mère, mais on sera opés pour le *kick-off* de l'automne.

Le mois de juin n'est pas le plus chargé, mais chaque année on doit s'assurer de commencer à boucler les actions pour la rentrée de septembre. C'est aussi pour moi l'unique moment où mon travail et celui de ma femme se rencontrent. On a toujours des partenariats avec les écoles. On positionne la tartine et le fromage frais en alternative aux goûters trop gras. Avec un peu de miel ou de la confiture, c'est une tuerie, et la tendance prend bien. À raison d'un ou deux ateliers dans les écoles, on peut être sûrs que les bambins sont convaincus et en parlent à leurs parents en rentrant à la maison. On graisse généreusement la patte de l'établissement en produits pour la cantine, ça leur fait une animation, et du coup ils sont largement contents de nous permettre de faire du placement de produits. À partir de septembre, ça devient moins sympa. Il faut commencer à prévoir le plan de l'année prochaine, *scraper* nos budgets, clôturer nos actions, faire des rapports, présenter notre vision d'atterrissage à la hiérarchie...

Je relève la tête, mon collègue tape un message sur son portable.

Nils n'est pas marié. C'est un mec trop terre à terre pour vivre avec quelqu'un. Il plaît aux femmes, mais visiblement ça ne doit pas être réciproque. Pas qu'il s'intéresse aux hommes – pas à ma connaissance du moins –, mais c'est juste un indépendant ; social dans la société mais solitaire dans l'intimité. C'est cette particularité qui en fait une personne intéressante à mes yeux. Malgré des modes de vie et de communication très différents, on arrive toujours à trouver un compromis dans nos échanges, et *in fine* son boulot est nickel. Je regrette quand même quelque part de ne toujours pas être parvenu à m'introduire dans sa sphère privée. Pas que je sois curieux ou avide de potins, à vrai dire ça m'importe peu,

mais j'aime être proche de mon équipe. On se fait confiance, mais pas suffisamment pour qu'il me raconte vraiment ce qu'il fait de ses week-ends.

Nils prend toujours un café au lait qu'il boit par à-coups. Ça paraît d'ailleurs assez ridicule lorsqu'on compare le volume du gobelet avec celui de sa main ou même de sa gorge. C'est un homme brut, taillé assez grossièrement, avec une dose de virilité indéniablement supérieure à la mienne. Je n'avais jamais remarqué jusqu'à présent que sa pomme d'Adam était aussi saillante. Comme un joli petit morceau de gésier qui serait resté coincé là à attendre d'être découvert. *Mange-moi ! Mange-moi !* **Avale-moi !** miaule-t-il.

Je m'étonne de m'intéresser à ce détail, avant de penser à autre chose. Je jette mon gobelet dans la poubelle et retourne à mon bureau.

Je rentre tôt, ce soir-là. Il est tout juste 18 heures quand j'arrive à la maison. J'en ai plein les pattes et j'ai. Les. Crocs.

Je n'ai sûrement pas assez mangé à midi. Tant pis, je me prépare un truc vite fait, et au pire je jeûnerai ce soir. Je suis un plutôt bon cuisinier. C'est d'ailleurs moi qui ai enseigné à ma femme la majeure partie des astuces qu'elle connaît. Je ne trouve rien qui me fasse envie en matière de grignotage, je veux un vrai repas. *Exit* les tartines.

L'huile frémissante dans la poêle, j'y glisse un steak. L'odeur si saisissante de la viande qui grille s'envole en volutes qui envahissent la cuisine. Je suis dans un délicieux hammam. J'arrête le feu. Je n'ai jamais aimé mes steaks trop grillés.

Je mange ma pièce de bœuf debout, sans accompagnement, sans condiment. On est plutôt carnassiers dans la famille, moi en particulier. Après tout, les protéines n'ont jamais fait de mal à personne, si ?



## CHAPITRE 21

*Qu'est-ce que vous faites ?*



Je reprends conscience au moment où je coupe l'eau brûlante qui me coule sur le visage. Je sors de la douche dans un nuage de vapeur et j'attrape une serviette posée sur un meuble. Je ne suis pas à la maison, mais je sais que je suis à ma place.

J'essuie négligemment de l'avant-bras le miroir embué. Je suis radieux. Je souris à pleines dents. Je n'arrive pas à m'en empêcher. J'ai besoin de sourire ; ce type de sourire que l'on a à l'instant où un grand rire va vous échapper. Je scelle mes lèvres qui s'étirent comme une fine entaille sur mon visage, et je découvre une lueur intelligente dans mon regard. Sans que ça me soit étranger, c'est d'une complexité qui m'est inhabituelle. Ça m'étonne, me divertit, et je souris encore plus. De manière carnassière. Je vois la puissance d'une expérience incroyable, d'une connaissance nouvelle et d'une force dominante. La buée reprend ses droits sur la vitre. J'ouvre la fenêtre étroite et opaque qui donne sur une rue passante. Je sens que je souris plus largement qu'un imbécile heureux le jour de son mariage – à la différence près que mon maire se sera assez salement fait bouffer lors de sa dernière élocution publique, donc pour l'union civile on repassera.

J'observe le monde. Je suis au centre-ville, je suis au milieu de tout, je suis une chimère imprévisible et toute-puissante. Et je suis

tranquillement le cours de ma vie au milieu de tous. Extraordinaire. Je n'éclate toujours pas de rire, mais je souris à tous les diables et à toutes ces pauvres âmes damnées qui pullulent sous moi.

Je me sèche et j'enfile des fringues propres. Un bermuda et un T-shirt. Je laisse glisser un regard blasé sur du maquillage désordonné et un sèche-cheveux fuchsia. Où que je sois, une femme a laissé le loup entrer dans la tanière. Ça m'éclate. Je passe une main dans mes cheveux et je sors de la pièce. Je marche doucement dans un couloir au vieux parquet. Doucement, mais pas prudemment. Je me moque de savoir où je suis, j'y ai mes passe-droits.

Une jeune femme aux longs cheveux bruns me tourne le dos et est en train de préparer quelque chose dans la cuisine. Elle est en petite culotte et T-shirt. Mes yeux la détaillent. Elle est jeune, ferme, alléchante. Mais je sais qu'il ne s'est rien passé entre nous. Elle m'est plus proche et importante que n'importe qui d'autre, mais pas comme ça. Toujours est-il qu'elle m'appartient et qu'elle est en train de me préparer le petit déjeuner.

Jessica se retourne. Elle me lance jovialement :

— Bonjour Phil, bien dormi ?

— Ouais...

Je remarque qu'elle a les tibias et les bras recouverts de bleus, mais je ne dis rien.



La cohue. Les hurlements. Le feu qui s'étend. Le raz-de-marée humain. Le noir.



— Est-ce que tu as faim ? me demande-t-elle naturellement.

— Un peu. Tu as de quoi faire des tartines ou quelque chose du genre ?

— J'ai du pain de mie... Mais ça ne répond pas tellement à ma question. Est-ce que tu as *faim* ?

Je comprends, et je réfléchis. Je la regarde. Non, je devrais pouvoir tenir encore quelques jours.

— Ça va, je lui dis dans une large rangée d'email.

— On repart en chasse quand tu veux.

Elle me sourit, et je sens que je n'ai pas un seul instant cessé d'exhiber mes dents.

Je la vois verser de l'eau chaude dans deux tasses et je m'avance dans l'appartement.

J'habite ici, désormais. Je reconnais un futsal à moi sur le canapé, et un sac de voyage qui traîne dans un coin de l'appartement. Je me suis disputé avec Cathy, ça me revient dans un écho trouble.

« *Je ne peux pas rester avec toi.* »

Je ne m'en moque pas autant que je le voudrais, mais je suis assez épanoui par l'idée de vivre avec ma fille. Quel homme de mon âge peut se vanter d'habiter avec une jeune femme sexy qui lui prépare le petit déjeuner ?

Elle pose deux tasses de café sur la table et revient avec du pain, du beurre et de la confiture de framboise.

— C'est ce que j'ai de plus ressemblant, commente-t-elle.

Je ricane. Ça n'a rien à voir.

— Et tes cours ?

— J'ai validé mon année, papa.

— Phil, je rectifie.

— Non, là tu es papa. On s'est mis d'accord. On fait une séparation, ce n'est pas pour mélanger tes deux identités. Tu me parles de mes études, tu es mon père. Tu me parles du morceau que tu as envie de te faire et de quel matos on a besoin, tu es Phil.

— OK. D'accord ma puce, je souligne avec un sarcasme non déguisé. Félicitations pour ton année, je complète plus sincèrement.

Elle boit son café. Je sens que je l'ai froissée.

— Et ta coloc ? Tu n'as pas eu une coloc à une époque ? Sophia ? La Russe en échange ?

Elle me regarde, amusée.

— Ouah... Tu as vraiment la mémoire qui déraile. Sophie ? Elle n'est plus là depuis un moment. C'est toi mon coloc, maintenant.

Ma mâchoire se crispe. Je perds subitement mon sourire et je commence à réfléchir. Est-ce qu'il se pourrait que j'aie...

Sophie. Oui, je lui ai demandé de choisir entre ses deux enfants pour savoir lequel serait gazé et elle a sacrifié sa fille de sept ans. Tout ça pour finir avec le schizophrène paranoïde que je suis qui prétend être allé à Harvard. Et à la fin, elle meurt...

— Phil, relax ! Elle a fini son Erasmus et elle est repartie. Tu ne l'as pas bouffée.

Je me remets à sourire, mais je pleure.

— Ouh ! là... Calme-toi ! C'est bon. Tu paniques juste un peu. T'inquiète, on est ensemble ! Tu m'as sauvée, alors je suis là pour toi. Tout va bien se passer.

Je ne suis pas triste, mais une émotion vient de s'imposer au-dessus du reste de manière imprévisible. Je perçois que quelque part mon corps supporte mal le stress de ma nouvelle condition.

Jessica attrape une petite boîte en métal, roule rapidement un joint, le coince entre ses lèvres, l'allume, tire une latte et me le tend alors qu'elle exhale une fumée dense et lente. En temps normal, j'aurais réagi au quart de tour, j'aurais demandé des explications. Plus maintenant. Je ne suis pas naïf, je sais que ma fille est une hédoniste. Mais je la pense suffisamment mature sur ces sujets pour être responsable, et surtout je sais que ce n'est pas la première fois qu'elle me passe un spliff.

J'inspire profondément. Je sens la brûlure dans mes poumons et les sentiments négatifs qui s'engourdissent. Une volupté m'enveloppe, et le sourire qui pointe à nouveau me chatouille le visage. J'offre à Jessica ma dentition jusqu'aux molaires et j'expire par le nez. Je regarde la fumée se disperser dans l'air et aller chatouiller sa peau. Son épiderme frémit, rigole, me susurre des choses coquines. Jessica me sourit en retour.

— Voilà qui est mieux...

Je tire quelques lattes de plus et je lui rends son joint. Je finis d'étaler ma confiture sur mon pain de mie et je me perds un moment dans l'observation de comment la lumière traverse la texture brillante et gélifiée. Je relève la tête, Jessica me fixe toujours avec malice. Je n'arrive plus à savoir ce que j'ai fait, mais j'ai tissé une

relation spéciale avec ma fille. Elle ne me quitte pas des yeux. Elle écrase son mégot en soufflant doucement un nuage vers moi. Elle referme le pot de confiote et, quelque part, une impression étrange m'envahit : celle de dépendance et d'amour familial. Jessica me nourrit. Elle est celle qui me permet de subvenir à mes besoins. Je sens qu'elle est devenue la figure de la lionne qui part en chasse et nourrit tout son clan.

Elle se lève, se penche par-dessus la table, et commence à la débarrasser alors que de grandes mèches de cheveux obstruent son visage. Sa position m'offre une vue tout à fait délicieuse. Je souris à nouveau.

Oui, Jessica m'appartient.

Je mords une dernière fois dans ma tartine, et un goût de sang me revient en bouche.

Je suis couvert de sang ! Je ne suis pas chez moi ! Putain où est-ce que je suis ? Il fait nuit ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Je regarde l'heure, il est 4 h 48. Je suis assis par terre dans une flaque tiède. J'ai du sang de la bouche. Je me lève, je me tâte, je n'ai pas de blessure. Je tourne autour de moi, hagard. Je suis dans la gare centrale. Je flippe. Qu'est-ce que je fais là ? ! Il fait trop noir pour que je distingue une teinte définie, mais mes fringues sont poisseuses et sombres. Je panique. Pas encore ! Je délire ! Je suis en train de rêver. C'est un cauchemar ! ... Mais... Si je perçois la possibilité que je suis en train de rêver et que je ne me sens pas soigneusement allongé dans mes draps à imaginer un scénario macabre, c'est que je ne suis pas soigneusement allongé dans mes draps à imaginer un scénario macabre. Je ne rêve pas ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que j'ai fait ! Comment je suis arrivé là ?

Je me trouve dans un recoin de la gare, près de la librairie et de la petite sandwicherie, le long d'une voie par laquelle je ne passe jamais. Je suis dans ma ville, au moins. Il y a un peu de sang sur le sol qui mène jusqu'à moi ; un vrai jeu de piste. On ne m'a pas déplacé et posé là. J'ai encore mon portefeuille sur moi, je ne me suis pas fait attaquer. Merde, il doit y avoir des junkies dans le coin. Est-ce que j'ai attaqué un junkie ? Je m'avance prudemment en regardant partout autour de moi. J'essaie de rejoindre les toilettes : fermées. Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ? ! Je cherche dans la gare. Je n'ai qu'une envie, c'est de rentrer chez moi et de fuir tout ce bordel, mais si j'ai tué quelqu'un – et quelque part, je sais que c'est le cas – je dois vérifier que je n'ai pas laissé d'indices. J'accepte momentanément l'idée que je suis un psychopathe compulsif, que ce n'est pas la première fois, et que ça risque de m'arriver de nouveau. Une

gigantesque paire de *cojones* vient subitement de me pousser entre les jambes comme deux œufs de Pâques planqués dans un buisson. Je sais que ça ne durera pas longtemps, mais là tout de suite, quitte à chier dans la colle, autant faire les choses correctement. Je suis persuadé que j'ai attaqué quelqu'un, pas quelque chose, *quelqu'un*. Je me souviens vaguement d'avoir arraché un membre, déchiré la chair sur l'os, et même sucé la moelle. Je crois que le mec étant encore vivant quand j'ai fait ça. Je me suis éloigné du groupe pour finir mon en-cas, et j'ai bazardé les restes sur une voie.

Le groupe !

Je retourne du côté des poubelles du Mac Donald's dans une ruelle à l'arrière de la gare. Quatre mecs s'affairent sur une masse informe, un truc qui a été un humain complet il n'y a pas si longtemps. Un morceau de cadavre pas assez entier à mon goût.

Je ne suis pas apeuré. Dégoûté, surpris, mais pas apeuré.

— Tu as eu ta part, Simon.

Je ne bouge pas. Ils se relèvent tous. Le plus hirsute des quatre reprend :

— Tu n'as pas encore faim, quand même ?

Je reste interdit. Il sourit comme un taré et ça me fout suffisamment les jetons pour me faire bander. Que... ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Il a la barbe recouverte d'hémoglobine, et ses copains sont dans le même état. Une femme, le genre minuscule et rachitique dans des fringues trop larges, le visage percé de partout, avec des dreads, ridicule cliché d'une pub anti-meth – *Ne devenez pas comme ça, la drogue c'est caca* – affirme :

— Les mecs, il est pas encore stabilisé. Il pige pas ce qui se passe. C'était ton premier, n'est-ce pas ?

Je crois que c'est un garçon, en fait. Je ne réponds pas. Deux jumeaux ricanent. Visiblement c'est hilarant. **HA HA HA**. Une vague de violence m'envahit.

— Ça vous fait marrer, les crasseux ?

— Ouuuuh il s'énerve..., se moque Bonnet Blanc.

— Il risque d'aller se plaindre à sa maman, complète Blanc Bonnet.

— Calme, Simon, tempère le chef. On travaille en bande. On est potes.

On est potes. L'idée m'étourdit. Ils me tutoient, ils nous disent potes. À quel moment me suis-je fait de nouveaux amis ? Quand ai-je rejoint une communauté ? C'est de ça qu'il s'agit, non ? D'un groupe organisé de meurtriers... qui se la racontent ? Ou bien est-ce que c'est déjà suffisamment naturel pour nous pour que ça ne soit pas de la théâtralisation ? Peut-être qu'on est revenus au stade de primates crados qui bouffent ce qu'ils trouvent et qui sont juste à peine assez évolués pour comprendre que quand on veut s'attaquer à un gros mammoth, ou même à un petit, ça fonctionne mieux à plusieurs ? ... Alors on est potes ?

— On est potes ? je répète, hébété.

— C'est toi qui es venu nous voir. Tu étais en manque. On t'a inclus dans le groupe. Plus on est de fous et plus on est forts.

Je ne dis rien. Je ne sais pas tout, mais j'ai compris. *Potes* est le bon mot. Car il veut tout dire. Il s'applique au mec avec qui on discute bourré au bar, aux amis de sa moitié, au gars que l'on croise à la sortie de l'école et qui vient chercher son même sur le même créneau horaire trois fois par semaine. Quelqu'un que l'on connaît vaguement et que l'on apprécie à peu près parce qu'il est sympa, ou parce qu'on est condamnés à se croiser, alors on socialise au minimum syndical. Le pote est quelqu'un qui pourrait éventuellement, mais pas nécessairement, devenir un ami. Quelqu'un que l'on est plus ou moins content de croiser en sortant de la pharmacie pour se rappeler qu'on est un adulte qui connaît des gens, qui est reconnu, mais à qui on n'a clairement pas envie d'avouer qu'on a dû acheter une crème contre les hémorroïdes. Parfois, ces potes-là donnent même la singulière impression de personnaliser eux-mêmes les hémorroïdes. Ils font partie de notre vie, la plupart du temps on oublie qu'ils existent, mais ils ont tendance à se rappeler à votre bon souvenir pile au moment où vous n'aviez rien de prévu mais où vous aviez finalement furieusement envie d'aller vous ennuyer ailleurs. Donc ces mecs, ce sont mes hémorroïdes. Si je les ai invoqués, très clairement je n'ai pas envie qu'ils s'éternisent dans les tréfonds de mon quotidien.

— Eux c'est James et John, dit le chef en désignant les ju-meaux. Le petit c'est Andrew. Et moi on m'appelle Judas.

— On est les putains d'Apôtres, mecs ! s'esclaffe Andrew.

Je ne sais pas ce qui m'horripie le plus : le fait que vu son timbre de voix et son allure, il n'est clairement pas pubère, ou bien le fait qu'il semble complètement à l'aise là-dedans ?

Je les détaille. Ils sont moins ensanglantés que moi. Je jette un coup d'œil à la dépouille. Le corps au sol a été plutôt proprement « nettoyé ». Bien sûr, je suis horrifié par les restes, mais je fais mine d'être à l'aise. Je sens qu'il ne faut pas montrer de signes de faiblesse avec eux. C'est comme les *T. rex* : au moindre mouvement ils vous coursent. Je me rends compte que j'ai encore faim, et que j'ai du mal à contrôler cette ombre sauvage qui enivre mon esprit. Je prends la situation avec un naturel relatif, mais je n'ai pas leur expérience.

J'avale ma salive.

— Pas la peine de lorgner sur les restes, *gringo*, c'est pas du bon, m'explique Judas avec un sourire narquois.

J'observe plus attentivement ce qu'il reste de la viande refroidie. C'était une femme, si j'en juge le visage tuméfié et les beaux cheveux noirs étalés en cercle autour de sa tête. Son abdomen a été ouvert et évidé comme une sardine. On l'a démantibulée. Il ne reste qu'une partie juteuse autour de la colonne vertébrale disloquée. Son bassin se dévoile dans une composition complexe d'os et de viande. Sur son tas d'habits trônent deux pieds nus reliés à des tibias qu'un acharné aura récurés jusqu'à faire apparaître le périoste et deux articulations tout en rondeur. On dirait des décors d'Halloween. Ça me fait penser à ma mère. Une femme rigoureuse qui vous nettoie une carcasse de poulet rôti avec l'efficacité de la peste noire au XIVe siècle. La lumière du lampadaire, lugubre, encrassée par des années d'entretien remis à demain, de fientes de pigeons et d'insectes estivaux, illumine la scène comme un tableau de Georges de La Tour. C'est d'une beauté fantasmagorique transcendante.

— Si tu bouffes les viscères, tu peux être sûr de te choper une gastro carabinée demain. Les pieds, tu peux essayer, mais c'est un calvaire à décortiquer comme morceau. Et la tête, elle est à moi, continue Judas.

Il dévoile des dents carnivores dans un sourire démentiel. Je frissonne, et je réalise vaguement que j'ai à nouveau la gaule.

Les jumeaux – dont j'ai déjà oublié le nom – étalent les habits, y mettent les restes, et bazardent le tout dans un conteneur.

— Vous... Vous n'allez pas vous faire choper ?

— *On*. On ne va pas se faire choper. Ça fait trois semaines qu'on fait ça. C'est la folie en ville. Et dans la mesure où on purifie la ville des SDF, t'inquiète que la municipalité nous fiche la paix, répons le chef avec patience.

Je crois qu'il m'a déjà expliqué ça.

— Et nous, on n'a jamais été aussi contents d'avoir ces encu-  
lés de migrants, ponctue Andrew.

Je réprime une grimace. Je ne suis pas le meilleur défenseur des causes humaines, mais j'ai toujours eu du mal avec la connerie primaire d'abrutis qui se pensent de la race élue.

Judas attrape la tête et me la lance. Par réflexe, j'attrape.

— Tiens, j'te file ma copine, ce soir. Comme c'est ton premier raid, il faut que tu goûtes ça ! Tu la baises pas, OK ? C'est crade.

Je flaire le piège. Ils m'observent tous comme une meute de loups bien organisée. J'ai l'impression d'être Alice en plein *bad trip*. Je comprends que si je goûte cette belle peau veloutée, je ne m'en remettrai pas. Si je mâche ces yeux noirs comme de la délicieuse réglisse, si je suce cette langue et croque ce nez, ça sera une extase si exquise que je sombrerai dans une dépendance gluante qui m'embourbera dans la folie. Je la regarde. C'est une belle femme aux lèvres fines et aux traits gracieux. Je n'ai plus d'érection, mais je suis quand même saisi par la majesté de l'instant. Tenir la partie la plus représentative de cette personne entre mes mains, comme une boule de bowling, caresser ses cheveux et détailler les aspérités de son visage à ma libre envie... Et puis, alors que mes doigts embrassent le bas de sa nuque et tombent sur une vertèbre, je sens le manque de continuité avec le squelette absent. Je réalise que cette tête représente désormais l'intégralité de cette femme, le cœur même de son existence. Je plante mes ongles dans son cuir chevelu, j'en sens l'odeur caractéristique. J'ai la folle envie de l'embrasser pour lui arracher les lèvres, mordre ses joues et les tirer de son visage en une plaie pourpre et luisante.

— Elle est toute à toi, répète Judas.

Instinctivement, je la lui renvoie. Aucune quille ne tombe. Malgré la satisfaction immédiate d'avoir résisté à la tentation, la déception me coule le long de l'abdomen et se solidifie dans mon estomac.

Judas lui lèche la tempe, arrache une joue, mâche, et me rétorque :

— Comme tu voudras. Mais qu'on soit bien d'accord : on est une famille, maintenant. Quand on chasse, on chasse ensemble, pour nourrir le groupe, OK ?

J'entends la menace dans sa voix, qui me confirme que j'ai fait une connerie.

— C'est le début, mec, lance Bonnet blanc. Dans quelque temps, tu contrôleras plus rien. Tu comprendras rien à ce qui t'arrive. Tu mélangeras tes souvenirs, tu les réécriras, tu perdras les pédales. Tu te réinventeras ta vie. Et t'auras faim. T'auras tellement faim que tu seras prêt à n'importe quoi. Tu nous juges, mais qu'est-ce que tu crois ?

Il s'approche, et continue :

— Tu crois que tu es mieux que nous ? Que tu pourras résister ?... Tu as une famille, Simon ? Ouais, vu ta tête, tu as une famille... Tu feras quoi le jour où tu rentreras de ton petit boulot de fonctionnaire à deux balles, que bobonne t'attendra à la maison, la bouche en cœur, prête à te sucer, que tu déchireras ses fringues, et que comme un connard tu mélangeras luxure et appétit ?

— C'est arrivé, tu sais, complète Blanc bonnet. Il paraît qu'en Irlande un mec s'est bouffé le bras pour sauver sa gamine de cinq ans. Un héros, le type.

— Tu as deux familles, maintenant, résume Judas. Celle que tu veux sauver, et celle qui va te sauver. Alors désormais tu vas faire comme je te dis et suivre les ordres pour que tout le monde mange à sa faim et se tienne à l'écart des gens qui en valent la peine.

Leur discours a du sens, et ça me débeacte. Saleté d'hémorroïdes. J'ai toujours faim, et j'ai encore plus peur. J'ai aussi l'envie de leur casser la gueule. Je reste là sans rien dire et je sens mes bras trembler.

— Judas, ses bras tremblent, fait remarquer Andrew.

— Le gamin a raison. C'est ta première, tu es en état de choc, mais il va t'en falloir au moins une deuxième pour te calmer. Dans moins d'une heure tu te jetteras sur n'importe qui. C'est ta vie, à présent. Peut-être qu'on trouvera un remède, mais en attendant il va falloir te planquer comme un chien et trouver de quoi bouffer... Tu n'es plus le même homme... Tu l'as remarqué, non ? Ton odorat,

l'émail de tes dents renforcé, ta force physique. Ce sont des armes ! C'est la guerre, Simon !

Judas m'attrape par l'épaule, et reprend :

— C'est sûrement le gouvernement qui a empoisonné l'eau, ou un truc du genre. Ils vont médiatiser ça comme une pandémie mondiale, faire flipper tout le monde, et développer un vaccin qui coûtera la peau du cul. Mais là on est loin d'Ebola. Ta vie est en jeu. La vie de tes proches est en jeu.

Il me fait face et pose désormais ses deux mains sur mes épaules.

— Alors voilà ce qu'on va faire, mec : on va aller se trouver un autre clodo. On le ramène ici et on se le fait. Avec ça, tu auras de quoi tenir jusqu'au week-end prochain. Quand tu auras à nouveau faim, tu reviendras nous chercher, et on chassera ensemble. De nuit. Toujours. Tu te démerdes, mais tu nous fais pas une crise de jour, compris ? Tu essaies de nous dénoncer, et on te fait la peau. Alors la prochaine fois que tu as la dalle, tu viens nous trouver, sinon c'est nous qui te trouverons.

Ils me sourient tous à pleines dents, et je comprends que j'ai mis un pied dans un piège à loups. Si je suis assez lucide pour me rendre compte que je deviendrai bientôt aussi pragmatique qu'eux, je ne suis pas encore prêt à ça... Je ne suis pas prêt.

— Désolé, sans moi, je crie au-dessus de mon épaule tout en sprintant hors de la ruelle.

Je les entends se ruer à ma suite – putain de T. rex –, et autant que ce soit possible, j'ai encore plus peur qu'avant. Je n'ai plus de souffle, l'acide brûle déjà mes muscles, mais je fuse d'une rue à une autre sans aucun plan, porté par l'idée obsessionnelle de ne pas me faire attraper. Je n'envisage même pas de me planquer derrière une poubelle ou entre deux voitures. Je cours à en exploser le record d'Usain Bolt, à m'en décrocher les veines du cholestérol. Je ne réfléchis pas à où je file mais je retrouve le parc central de la ville. Il n'est pas éclairé ; ça me rassure. Je fonce dans un crissement hystérique de gravier. Je les entends s'arrêter à ses abords et me hurler :

— On se retrouvera, Simon !

Je continue de courir comme un dératé, et je me mets à pleurer. La faim a disparu, pour ne plus laisser place qu'à une peur viscérale qui empreint un futur auquel je ne veux pas penser.

## CHAPITRE 404

Coucou tout le monde, j'espère que vous allez bien, que la rentrée s'est bien passée, que vous vous êtes fait de nouveaux amis. Moi en tout cas je vais super bien et je suis ravi de vous retrouver aujourd'hui pour ce petit tuto dépiautage.

Le challenge du jour, c'est de vous montrer qu'on peut manger bien pour pas trop cher.

Alors, d'abord vous allez avoir besoin d'une victime.

— Mmhgghmmm !

— Chut Randy !

Je disais, on va avoir besoin d'une victime, et d'un lieu sécurisé facile à nettoyer. Alors moi j'utilise l'arrière-boutique d'un boucher, mais votre garage ou une zone désaffectée fera aussi l'affaire. Si vous ne pouvez pas nettoyer facilement au jet d'eau, vous pouvez aussi trouver de grandes bâches de 2 x 3 mètres à un prix tout à fait correct.

Ensuite, il va nous falloir une scie à métaux. Moi j'utilise une scie Dexter, elle a dû me coûter moins de 10 euros, elle est très maniable et aide bien à désosser. Je vous la recommande chaleureusement ; vous pouvez trouver référence en description de la vidéo.

Ensuite, de la corde. De préférence en polypropène, pour la résistance. Vous pouvez prendre de la 10 mm, mais c'est un peu épais à mon goût. Je préfère travailler avec du 7 mm. C'est ce qu'on utilise pour le bondage.

Mon petit conseil personnel : pour étourdir votre victime, un coup de pelle suffit. Vous pouvez utiliser une pelle à poussière, c'est plus discret et ça ne coûte que dans les 5-6 euros, mais je ne le conseille pas, ça n'assomme pas toujours très bien, hein Randy ?

— Mmmmhggrg !

— Tout à fait !

Si vous êtes dans votre garage, je vous recommande plutôt une pelle classique, ou alors investissez dans une batte de baseball. Vous en trouverez chez Décathlon pour entre 10 et 70 euros. Si vous avez le budget, le top c'est d'aller voir un armurier et de vous procurer une batte télescopique. J'ai la mienne depuis quelques semaines, et c'est mon meilleur achat de la saison. Si ça vous intéresse, je vous ferai une petite vidéo *haul et testing* avec mes dernières trouvailles. Dites-moi ce que vous en pensez en commentaires.

Donc ! Troisième étape, une fois que votre victime est dans les vapes et que vous l'avez bien attachée – je vous remets quelque part sur l'écran le lien vers mon tuto sur les nœuds marins si vous ne l'avez pas vu –, eh bien il ne reste plus qu'à se faire plaisir !

*\*tum ti tou tou toum ti tum tou toum ti tum\**

Et voilààà ! Maintenant que vous avez géré votre crise et bien profité de votre victime ! – Merci Randy –, il nous reste plus qu'à passer au dépiautage.

Vous utilisez votre scie à métaux, et là c'est comme pour le poulet, il faut viser les articulations...